

tg STAN, le théâtre à quatre bandes

LE MONDE | 21.10.2015 à 09h31 | Par Fabienne Darge



"Onomatopée", un spectacle du collectif tg STAN avec trois autres compagnies flamandes ou néerlandaises. SANNE PEPPER

La première chose que l'on remarque, quand on arrive dans le repaire du tg STAN à Anvers, ce sont les tables. Elles sont grandes et longues et, de la cuisine à la salle de répétition en passant par les bureaux, elles ponctuent tous les espaces du vaste loft situé au quatrième étage de cet immeuble en briques blondes, qui porte toujours sur son fronton sa belle enseigne de « magasins et entrepôts réunis ».

La table, tout part de là, dans le théâtre que « les STAN », comme on les appelle, ont inventé à la toute fin des années 1980 et n'ont cessé de **réinventer** depuis : un théâtre « de texte » débarrassé de tout académisme, renouant avec l'urgence et la nécessité. Les STAN étaient alors quatre jeunes comédiens qui s'étaient rencontrés au Conservatoire d'Anvers, en 1986 : Jolente De Keersmaeker (laquelle, oui, est bien la sœur d'Anne Teresa, la chorégraphe), Damiaan De Schrijver, Waas Gramser et Frank Vercruyssen. Très vite, Waas Gramser est parti, et Sara De Roo est arrivée.

Depuis, ils ne se sont plus quittés, ou, plutôt, ils ont inventé et réussi à **faire tenir** une forme d'association libre – une utopie. Presque trente ans après leur rencontre, vingt-six ans après **avoir** créé leur compagnie au nom bizarre, le STAN (abréviation de « Stop Thinking About Names »), en étendard de leur refus du dogmatisme, ils sont toujours là, et bien là, bien vivants, aux alentours de la cinquantaine, à la fois ensemble et libres.

Lire aussi : Le collectif sur un plateau ([/culture/article/2013/10/18/le-collectif-sur-un-plateau_3497519_3246.html](http://www.lemonde.fr/culture/article/2013/10/18/le-collectif-sur-un-plateau_3497519_3246.html))

« Une palette très large »

Le Festival d'automne, qui les a fait **connaître**, en 2000, et les a toujours suivis, programme deux de leurs créations emblématiques de leur union artistique libre – il y en aurait eu trois, avec *Scènes de*

la vie conjugale, d'après Bergman, si l'actrice Georgia Scalliet, qui a créé le spectacle avec Frank Verduyssen, n'en avait pas été empêchée par un heureux événement.

Dans *Onomatopée*, spectacle jouissif qui se joue au Théâtre de la Bastille, seul figure parmi les STAN, Damiaan, qui a créé le spectacle en compagnie de camarades-acteurs venus de trois autres compagnies flamandes. Jolente et Frank, eux, sont aux commandes d'une belle *Cerisaie* créée à Bruxelles en mai avec de jeunes comédiens, et qui sera au Théâtre de la Colline tout le mois de décembre. Sara De Roo, elle, a pris du champ, assurant les cours que le tg STAN donne au Conservatoire d'Anvers.

Lire aussi : « Onomatopée » : clap-clap-clap ! (/scenes/article/2015/10/21/onomatopée-clap-clap-clap_4793667_1654999.html)

Un fonctionnement classique pour la compagnie. « *Finalement, il n'y a que trois spectacles dans lesquels nous avons joué tous les quatre ensemble* », s'amuse Jolente, Damiaan et Frank – Sara étant retenue par ses cours ce jour-là. Les trois sont assis autour de cette fameuse grande table qui est au cœur de leur travail, avec la bibliothèque qui occupe l'intégralité d'un des murs du vaste espace de répétition, remplie de livres en flamand, en français, en anglais ou en allemand.

« *Le répertoire de tg STAN, c'est un plus un plus un plus un, ou quatre, ou trois, ou deux, ou deux fois deux... Toutes les combinaisons, toutes les "multi-productions" sont possibles. C'est cela qui garantit la longue vie de la troupe, et une palette très large, car nous n'avons pas les mêmes goûts* », constatent Jolente et Damiaan – c'est souvent, chez les STAN, que l'un commence une phrase et que l'autre la finit. « *C'est très naturel et très sain, pour nous, cette forme d'association où chacun est libre de créer de son côté, avec des artistes n'appartenant pas à la compagnie. On se laisse exister, avec nos voies/voix individuelles, mais nous nous retrouvons toujours à un moment donné* », renchérit Frank.

Passion du « jeu dans le jeu »

« *Et puis cela nous permet de tourner énormément* », ajoute Damiaan. Quand on les rencontre, ce jour de la mi-octobre, Frank et Jolente reviennent de Dublin, où ils ont joué *La Cerisaie* en anglais. Damiaan fait des allers-retours entre la région parisienne et Anvers, pour *Onomatopée*, dans sa version principalement française. Les STAN, qui jouent aussi bien en flamand qu'en français ou en anglais, sont une des troupes qui tournent le plus en Europe, du Portugal à la Norvège, deux pays qui les adorent, à l'instar de la France.

Vingt-six ans après leurs débuts, leur passion de « *faiseurs de théâtre* » – selon l'expression de Thomas Bernhard, un de leurs auteurs fétiches, avec Tchekhov et Ibsen – est intacte. Passion du jeu, du « jeu dans le jeu », en un emboîtement où ils sont passés maîtres, et passion des textes, classiques ou contemporains, qu'en grands lecteurs ils ne cessent d'explorer.

Voilà ce qui leur a fait refuser de travailler sous la direction des metteurs en scène, à ces jeunes gens éruptifs et insoumis qu'ils sont restés. « *Nous ne voulions pas être des ouvriers spécialisés du théâtre, à qui on dit ce qu'ils doivent faire* », sourient Jolente, Damiaan et Frank. Nombre de grands comédiens français, au premier rang desquels Denis Podalydès et Nicolas Bouchaud, leur envient cette liberté. « *C'est un luxe pour lequel nous nous sommes battus* », soulignent-ils.

Chez les STAN, tout le monde met la main à la pâte, à un niveau ou à un autre. Damiaan a ainsi vadrouillé dans tout Anvers pour ramasser dans la rue ou chiner sur les marchés aux puces les chaises de bric et de broc qui servent de base à l'étonnant décor de *La Cerisaie*. Les STAN font du théâtre avec des tables et des chaises. Et c'est bien.

La Cerisaie (<http://www.festival-automne.com/edition-2015/tg-stan-la-cerisaie>) et *Onomatopée* (<http://www.festival-automne.com/edition-2015/tg-stan-de-koe-dood-paard-maatschappij-discordia-onomatopée>) dans le cadre du Festival d'automne à Paris. [festival-automne.com](http://www.festival-automne.com/) (<http://www.festival-automne.com/>)

« Onomatopée » : clap-clap-clap !

PEUT-ON FAIRE DU THÉÂTRE à partir de rien, comme Flaubert rêvait d'écrire un roman à partir de rien ? Oui, mille fois oui. Tout dépend de ce qu'il y a dans ce rien. Comme le démontre cette *Onomatopée* que Damiaan De Schrijver, du tg STAN, cosigne avec quatre camarades acteurs appartenant à trois autres compagnies flamandes ou néerlandaises, De KOE, Dood Paard et Maatschappij Discordia, qui, comme les STAN, ont remis le paradoxe du comédien au centre de la scène. Une onomatopée, comme on le vérifie en ouvrant le dictionnaire, est une imitation phonétique de sons : vroum-vroum, clic-clac, coucou... Mais là n'est pas le sujet, même si *Onomatopée* fait à la fois vroum-vroum, clic-clac et coucou. Puisque de sujet il n'y a point, dans ce spectacle qui fait de la scène un champ d'action (ou plutôt de non-action) dadaïste.

En rang d'oignons

Alors de quoi est-il fait, le rien d'*Onomatopée* ? D'une folie burlesque et irrésistible, d'abord, qui a pu faire pleurer de rire certains spectateurs, dont nous sommes, lors des représentations à Pontoise ou à Nogent, qui ont précédé celles de Paris. Devant vous, spectateurs assis sur des chaises en

bois, comme au cabaret, cinq hommes alignés en rang d'oignons sur un minuscule espace, et vaguement habillés comme des garçons de café.

Dire qu'ils parlent pour ne rien dire, c'est peu. Comme nous tous, dans bien des circonstances de la vie. Et très vite du vide naît le chaos, que ces Marx Brothers d'un nouveau genre, ces champions de l'absurde belge maîtrisent au millimètre, avec un sens du gag et du plateau hors normes. Des ahuris de première classe, qui démontrent qu'un comédien n'a pas besoin de « sujet » pour exister. *Onomatopée* tient entièrement sur eux, brillants « faiseurs de théâtre ». Gillis Biesheuvel, Matthias de Koning, Damiaan De Schrijver, Willem de Wolf et Peter Van den Eede sont à la fois de sacrées bêtes de scène, et des hommes de parole, pour qui le langage est un terrain de jeu sans fin. Waouh ! ■

F. DA.

Onomatopée, par tg STAN.
Festival d'automne, Théâtre de la Bastille, 76, rue de la Roquette, Paris 11^e. Tél : 01-43-57-42-14.
Du mardi au samedi à 20 heures, jusqu'au 6 novembre.
De 16 € à 26 €. Durée : 1h55.
Puls, en novembre, à Arles, à Aix-en-Provence et à Montpellier.



COLLECTIF

«Onomatopée»: open dada au théâtre de la Bastille

Issus de compagnies flamandes et néerlandaises, cinq trublions en équilibre instable affrontent le public presque sans filet.

Ne rien faire, c'est tout un art. Cela peut même s'avérer intense, quand il s'agit de faire semblant de ne rien faire. En découvrant *Onomatopée*, création collective menée par Gillis Biesheuvel, Damiaan De Schrijver, Willem De Wolf, Peter Van den Eede et Matthias de Koning, la première impression est d'assister à une mise en scène du désespoir. Difficile tout d'abord de comprendre ce qui se passe, ou ne se passe pas. Il y a ces cinq types habillés en serveurs de café, leur veste blanche rehaussée d'épaulettes dorées est passablement froissée. Clope plus

ou moins cabossée au bec, ils contemplent une théière marocaine et un pain de sucre posés sur une table. À leurs pieds traîne un cageot débordant de feuilles de menthe. Va-t-on assister à une improbable cérémonie du thé? De fait, on tasse la menthe à coups de marteau dans la théière avant de verser l'eau bouillante. Tout cela paraît presque improvisé. Les comédiens sont adossés à une toile tendue sur laquelle défilent de possibles didascalies que, de toute façon, ils ne respectent pas. Une banderole est exhibée: il y est question de la «disparition de l'elan spontané dans les sociétés

neolibérales». Le slogan est une fausse piste, bien sûr. D'ailleurs, impossible de dire à ce moment-là dans quelle direction nos gaillards comptent orienter le spectacle. L'un d'eux s'affaire vaguement avec une épaisse liasse de papier suggérant un texte à apprendre. Certains s'interrogent sur l'intérêt d'être sur la scène. Damiaan De Schrijver balaise leurs arguments d'un «*Nous sommes ensemble. On passe un bon moment*». Arrive à ce point, on pourrait croire à un vaste fou-tage de gueule. Mais ces échanges hilarants, cette gesticulation faussement statique, cet air qu'on brasse sans jamais se lasser, c'est du jeu pur jus, une étourdissante performance d'acteurs typique de la scène flamande ou néerlandaise. Pas étonnant si



Un spectacle plein d'élan. PHOTO: ANNIE ELLER

une partie des comédiens est membre du collectif *tg Stan* et était déjà à l'œuvre dans *Du serment du 101*, de l'écrivain et de l'acteur de Diderot. Par leur capacité à construire quelque chose à partir de rien, à jouer leur présence sur le fil du rasoir, ces acteurs inventent un théâtre funambule dont l'impact est d'autant plus

efficace qu'il emprunte au clown et au burlesque. À l'origine, *Onomatopée* devait être dépourvu de tout langage articulé, basé uniquement sur des sons, des murmures, des gestes. Un projet dans l'esprit de la poésie dada d'un Kurt Schwitters ou d'un Raoul Hausmann, auxquels Damiaan De Schrijver rend hommage à la fin du spectacle dans un poème

sonore fourré tout en forme de pot-pourri, feu d'artifice verbal aussi drôle qu'étourdissant.

HUGUES LE TANNEUR

ONOMATOPÉE de et par GILLIS BIESHEUVEL, DAMIAAN DE SCHRIJVER, WILLEM DE WOLF, PETER VAN DEN EEDE et MATTHIAS DE KONING. Jusqu'au 6 novembre, au théâtre de la Bastille (75011).



Onomatopée, tg STAN, De KOE, Dood Paard & Maatschappij Discordia



Ils bavardent entre eux, nous indiquent les places de libres, échanges quelques mots avec les spectateurs... Aller voir un spectacle estampillé tg STAN, c'est s'attendre à voir disparaître le fameux « quatrième mur » du théâtre, on ne sait jamais quand la fiction prend le pas sur la réalité. Cette caractéristique, si présente chez les tg STAN, s'illustre parfaitement au tout début du spectacle : des dialogues triviaux s'engagent entre les comédiens, on imagine qu'ils parlent pour laisser le temps aux derniers retardataires d'arriver. Ils débattent de thé à la menthe, de sucre... tandis qu'un des comédiens demande sans arrêt « Quand est-ce qu'on commence? »...

Depuis la formation en 1989 par quatre acteurs du Conservatoire d'Anvers, la compagnie tg STAN collabore avec des invités extérieurs. Cette démarche permet au groupe d'explorer différentes méthodes de travail et de toujours se réinventer. Fruit d'un long compagnonnage, *Onomatopée* est un parfait exemple de collaboration : initié par Damiaan De Schrijver (tg STAN), ce travail à dix mains réunit Matthias de Koning (Discordia), Gillis Biesheuvel (Dood Paard), Willem De Wolf et Peter Van den Eede (De KOE). Créé en 2006 en version néerlandaise, *Onomatopée* est aujourd'hui repris en français, « avec une touche européenne » comme l'indique la feuille de salle, avec toujours la même l'équipe aux commandes.

Nous ne révélerons pas les différents effets de surprise que réserve cette joyeuse bande de loustics aux spectateurs, mais nous pouvons cependant témoigner qu'ils parviennent tout le long du spectacle à nous surprendre tant leurs réactions semblent être spontanées. Les acteurs sont si naturels qui semblent jouer la pièce pour la toute première fois, nous restons fascinés par la virtuosité avec laquelle ils alternent jeux et improvisations. Copains d'un soir, copains d'une vie, ces cinq loubards dadaïstes sont tout simplement géniaux !

Vu à L'apostrophe scène nationale de Cergy-Pontoise et du Val d'Oise. Un projet de tg STAN, De KOE, Dood Paard, Maatschappij Discordia De et avec

vu au Garonne



«Onomatopée» /DR Sanne Peper

Avec eux, les premières sont des vrais premières puisqu'ils se lancent eux-mêmes, ce soir-là dans une aventure théâtrale qu'ils découvrent en même temps que le spectateur... C'est-à-dire qu'à part le texte qu'ils ont traduit, les cinq comédiens flamands et néerlandais issus de quatre troupes différentes (TG Stan, De Kœ, Dood Paard et Discordia) qui ont présenté au Garonne, mercredi soir, la première française et en français, de leur pièce «Onomatopée» (déjà produite en flamand) se sont jetés, tous neufs, dans l'aventure.

Quand le spectateur arrive dans la salle, ils là, cinq comédiens installés, veste blanche, clope au bec, devant des tables de bistrot bancales posées dans un barda assez indescrivable, comme cinq copains qui glandent en buvant un verre. D'entrée, la composition est saisissante. Amusante. Les deux plus jeunes, tels deux oiseaux déplumés, sur le côté. Damiaan de Schrijver, tout en barbe et rondeurs, au centre, encadré du lunaire et énigmatique Peter Van den Eede et du professeur aux lunettes rondes, Mathias de Koning. Les voilà, buvant dans de tasses minuscules du thé à la menthe, discutant de la qualité du sucre et du temps qui passe, alignant ces conversations de bistrot ou tout traîne en longueur ou tout se dit et se redit, chacun n'écoulant pas l'autre. Des plus grandes et vides banalités aux phrases les plus pleines de sens qui se disent comme ça, dans une apparence d'absurde. «Les gens se volent leur temps et ils disent je n'ai pas une minute à moi »...

Au-dessus d'eux, une banderole : «Le geste spontané a disparu de l'environnement néolibéral qu'est actuellement la société » est-il écrit.

Alors, les cinq comédiens s'en donnent à cœur joie, tordant le langage dans tous les sens, traitant à travers lui, dans une première partie de la pièce, des malentendus, du mal entendu. Onomatopées, sophisme, syllogismes, satire, poésie, discours, dialogue, tout l'arsenal linguistique est ici utilisé, lavé, rincé complété par un langage du corps digne des grands maîtres du mine et du burlesque...

Du pur jeu d'acteur, délicieux, malicieux, malin et maîtrisé qui laisse les spectateurs suspendus à ce génial dialogue de sourds. Les regards et gestes sont parfaits, posés juste ce qu'il faut. Les silences aussi, respectant le temps qui passe. Point d'orgue : une scène burlesque d'anthologie au cours de laquelle les cinq comédiens, à cause d'une rallonge de fil électrique trop longue se tombent dessus et détruisent le décor...

Si la dernière partie du spectacle laisse un plus dubitatif, c'est sans doute à cause de la panne d'ampoule survenue ce soir-là. Du moins, c'est ce que l'on préférera se dire. Le reste était trop éclairant pour que cela se termine sans lumière...

DE GROENE AMSTERDAMER

Loek Zonneveld, le 28 septembre 2007

Être humain versus matière

Quand on entre dans la salle, les cinq comédiens sont déjà installés. Ils ont l'air exténués, on dirait des serveurs sur un paquebot de croisière, qui, après un festin titanesque, ne peuvent plus mettre fin au barbouillage du décor. Tout d'abord, ils sont immobiles. Leurs fauteuils ont l'air peu commodes. Puis viennent les batailles avec les objets qui traînent autour d'eux. Elles paraissent infinies – de l'infinité de la fraction périodique qui s'appelle comédie burlesque : être humain versus matière. Un comédien se débat, par exemple, avec un plateau qui ne cesse de lui glisser des mains ou avec un embout qui saute inlassablement du pied de la chaise auquel il est fixé.

Petit à petit, on « commence » – bien que les dialogues farfelus sur la façon dont le thé à la menthe réagit à des sucres différents puissent difficilement passer pour un début de spectacle. Le benjamin des cinq entame un monologue, au sujet de cette question dite difficile (quand allons-nous commencer ?), dans lequel les répétitions semblent avoir « évolué ». Là-dessus, le grand dadaïste de la bande entame son monologue : il affirme comprendre le malheur de son jeune collègue, tout en le désavouant complètement à chaque phrase, et démontre qu'il est le dernier de cette compagnie à proposer des thèses audacieuses. L'hilarité augmente à chaque instant.

Puis vient le moment de la rupture totale : un « petit tableau » non figuratif tombe du mur arrière en papier kraft. Après cet incident, on a droit à un acte qu'aucune plume ne peut reconstituer : un comédien en guerre avec une rallonge et une foreuse, assisté de ses quatre collègues qui s'évertuent à faire échouer le combat. Le bordel indescriptible qui en résulte, avec en prime la destruction définitive du mur arrière en papier kraft, ne peut mener qu'à une fuite collective vers la partie arrière de la scène, encore immaculée. Nous, spectateurs, suivons l'exode.

Non, il ne s'agit pas de théâtre de garnements. Ni pour le moins un pétard lancé dans le poulailler théâtral, en suivant les sentiers battus. Le noyau dur du quintette – Peter Van den Eede, Damiaan De Schrijver, Matthias de Koning – nous a initiés à l'essence du théâtre sans slogan ni prétention avec *vandeneedevandeschrijvervandedekoningdiderot*. Le « junior » Gilles Biesheuvel et le senior « Willem de Wolf » complètent l'équipe. J'ai vu le spectacle l'an passé, quand il était encore « en chantier », c.-à-d. « en cours de création ». Cette « chorégraphie existentielle » ou cette « soirée de poésie dramatisée en cinq actes » (on dirait que les créateurs du spectacle présentent d'emblée aux critiques les clichés de l'analyse théâtrale) demeurera « en chantier » et restera donc « en cours de création ». Aucune représentation ne ressemble à la précédente ou à la suivante. Nous voyons à l'œuvre cinq comédiens brillants qui, de surcroît, ne se laissent à aucun moment piéger par leur génie. Toute tentative de virtuosité est étouffée dans l'œuf. Dès que nous avons tous atterri sur la scène arrière, loin du chaos qui régnait jusque-là, il ne reste plus que la maigre lumière d'une composition de lustres de salle à manger datant des années 50 et d'une laideur à peine imaginable. Tous prennent place en dessous des lustres. Tous y croient.

Un exemple significatif : Damiaan De Schrijver choisit ce moment pour donner à voir et à entendre le concept d'onomatopée : un poème sonore. Des bribes de Kurt Schwitters et de Paul van Ostaijen, des associations sonores de Damiaan De Schrijver en personne. Pas de commentaire, pas d'ironie. De Schrijver interprète ce monologue sonore avec le sérieux d'un pape, comme s'il (ré)citait du Shakespeare ou du Bernhard. Matthias de Koning clôture la série par un morceau de *soul* qu'il marmonne pendant que ses camarades dansent avec maladresse. Des ombres dans la pénombre. Et puis, c'est fini. Les yeux humides et le sourire d'une oreille à l'autre, on embrasse ces cinq acteurs. Du jamais vu. Et on ne le reverra plus jamais. Demain soir, ce sera peut-être tout à fait différent. Du théâtre réinventé. Rebelle, tous les soirs à nouveau. Je le garantis. À ne pas rater !

Le chef-d'œuvre *ONOMATOPÉE* : du théâtre incomparable compte rendu

Le dadaïsme est de retour ! La tragédie classique est de retour ! La gaze noire du quatrième mur est de retour ! Le miel « bon-pour-la-flore-intestinale » s'appelle « yaourt » et le sucre extrait de la canne, de la betterave ou du raisin peut alimenter, des heures durant, un dialogue époustouflant. Le spectacle *Onomatopée*, interprété par cinq comédiens, opérant dans des compagnies différentes mais toutes aussi enfants terribles, ne peut être glorifié qu'à coups de points d'exclamation.

On a rarement vu de mélange aussi détonant au théâtre : poésie, poème sonore, onomatopée, sophismes, syllogismes, badineries, satire, Paul Van Ostayen, Thomas Bernhard, dramaturgie, monologue raté et un inénarrable choix de mots sibyllins... le tout baigné d'une merveilleuse mélancolie.

Les cinq comédiens s'appellent Matthias de Koning (Discordia), Damiaan De Schrijver (Tg Stan), Peter Van den Eede (de KOE), Willem de Wolf (anciennement Kas & De Wolf) et Gillis Biesheuvel (Dood Paard). Les acteurs se présentent comme des maîtres d'hôtel, qui parlent d'abord une demi-heure durant de sucre, de miel bon-pour-la-flore-intestinale, de thé à la menthe... Ensuite, un élan empaillé, un sanglier naturalisé et même la tête furibonde de Damiaan De Schrijver en personne crèvent littéralement le décor : le mur en papier du fond.

C'est de la langue qu'il en retourne. Et de malentendus. Un petit détail significatif nous le fait bien sentir : Damiaan De Schrijver passe un chiffon humide sur un petit tableau abstrait, et sous la peinture apparaît une nature morte, morne et brunâtre. Ce geste exprime à lui seul l'intention de la pièce : les Pays-Bas regorgent de théâtre « auquel on peut s'attendre »... mais l'incompréhensible, la complexité et l'absurde y font cruellement défaut.

Une carence qu'*Onomatopée* comble en beauté. Les trois premiers actes de ce chef-d'œuvre traitent de langage et de malentendus. Après le changement qui a lieu avant le troisième acte, et jusqu'à la fin du spectacle, c'est la couleur et la signification du langage qui nous occupent. Ceci, entre autres, par des associations inattendues de sons : chaque fois que tombe le mot « *moet* » (« il faut », en néerlandais), Damiaan De Schrijver enchaîne allègrement sur... le champagne Moët & Chandon.

Willem de Wolf est inégalable en auditeur patient et compatissant, qui répète les discours enragés de Gillis Biesheuvel... jusqu'à les faire basculer dans leur contraire. Matthias de Koning nous apprend que le sucre « a un petit côté doux ». Et Peter Van den Eede, s'emparant d'une foreuse électrique, s'attaque avec une agressivité qui n'a d'égale que son burlesque, au mur de papier qui fait office de fond, pour y reprendre le fameux petit tableau.

Les disputes de ces messieurs les maîtres d'hôtel ne font pas long feu. Ils servent de l'eau et de la bière, nettoient les verres à l'essuie-glace, font de la scène un capharnaüm indescriptible. Les limites de la folie douce sont largement dépassées, et c'est précisément ce que le spectacle requiert. Car enfin, il s'agit de théâtre et de la manière dont l'anarchie débridée incite le spectateur à porter un autre regard sur le poussiéreux théâtre à l'italienne. Et d'illustrer brillamment *Le paradoxe du comédien*, le célèbre ouvrage de Diderot, dont les citations émaillent régulièrement le jeu.

Après tout ce fascinant remue-ménage débordant de perles d'absurdité, Damiaan De Schrijver, un grand homme chauve à la barbe broussailleuse, soupire : « Et voilà, les gars, il n'en faut pas plus, enfin. »